

et mêlés plus ou moins dans chacun de nos troupeaux. On peut les classer ainsi :

10. Le mouton des pays de bruyère. On le reconnaît facilement à sa tête, son ventre et ses jambes noirs. Son cou et son dos portent une toison blanche tirant quelquefois sur le roux ou jaune. Sa laine est longue, les mèches peu serrées, raides sans être rudes, la tête est étroite mais assez longue ; le chanfrein un peu busqué. La tête du mâle porte des cornes. C'est probablement celui de nos moutons qui vit le plus longtemps.

Nous avons des brebis de cette espèce âgées de douze et même quinze ans, nourrissant encore de jeunes agneaux. On le rencontre partout dans la Province de Québec, mais surtout au nord du St-Laurent et dans les Laurentides. Cet animal mange de tout et peut à la rigueur, dans la diétte, vivre de bourgeons et de branches. Tel qu'il est, c'est un bon animal dans un pauvre pays et pour un pauvre homme. Mais il n'a plus raison d'être aujourd'hui en Canada, et nos cultivateurs devraient ou l'améliorer en croisant les brebis avec un reproducteur amélioré et de sang étranger, ou le laisser disparaître.

20. Le mouton des terres à seigle, contrées de sable aux terres sèches, mais vivant dans des lieux défrichés. Le caractère distinctif de cette race est principalement sa laine rase et fine, tassée et en mèches ondulées, le brin aussi gros à sa pointe qu'à sa racine. Ces moutons sont plus courts de corps et plus bas sur jambes que nos moutons des pays de bruyères. Les mâles ont généralement des cornes, les femelles en portent quelquefois aussi.

Les moutons des terres grasses et des vallées ; nous en distinguons deux variétés :

L'une sans cornes, à la tête courte et large, le corps ramassé. Sa toison est blanche et quelquefois noire, sa laine longue assez fine en mèches ondulées ; il est plus gros que les races précédentes sans être plus haut de taille, car il a la jambe courte. C'est la meilleure espèce de nos anciens moutons, c'est celui là que l'on devrait améliorer de préférence. Il est acclimaté et sa toison est déjà abondante et de bonne qualité. On le rencontre partout en Canada : sur la montagne comme dans la vallée. Il a résisté aux mauvais soins, à nos longs hivers et il est facile encore de le reconnaître dans tous nos troupeaux.

L'autre est un grand mouton, haut d'épaule, étroit de charpente, à laine lisse, rude et longue, entremêlée de poils de chien, en mèches lâches. Sa tête ressemble à celle des moutons des terres de bruyères quant à la forme. Il a de grandes et grosses cornes. Il en vient dans les troupeaux autant de noirs que de blancs. Les noirs dont la laine est souvent grisonnée sont affreux, ils ressemblent à des boucs. C'est peut être le grand mouton flandrin qui a dégénéré ici à ce point. Nous l'avons classé parmi les moutons de terres basses car il est trop grand pour un mouton de montagne. Nous croyons que cet animal est trop robuste et grossier pour perdre de sitôt ses mauvaises qualités par un croisement. Il faudrait le laisser disparaître.

Nous n'avons donc que deux de nos races primitives de moutons à conserver : Les laines rases et les laines longues ondulées. Ces deux races améliorées soit par sélection ou croisement judicieux donneront des laines intermédiaires entre la laine trop fine du

Mérinos, trop grosse du Cotswold, et seront en conséquence plus utiles pour nos manufactures domestiques et le besoin journalier du cultivateur.

Dans tous les pays du monde il y a des animaux adaptés à leur climat, à leur sol et aux moyens d'y vivre. Le Canada a les siens et nous prétendons que tous animaux, même descendants de parents importés de telle ou telle race pure et conservés dans leur pureté, finissent tôt ou tard par devenir des animaux différents dans notre pays et que, peu à peu, ils prendront les caractères des nôtres ; ils deviendront des animaux canadiens, c'est-à-dire des animaux dont la taille et les aptitudes conviennent en général à un climat nord, dont les hivers sont longs et la nourriture consistant pour une grande partie de l'année en fourrages secs. De sorte qu'il vaut mieux améliorer nos moutons déjà acclimatés et dont les produits ne sont pas indifférents lorsqu'ils sont bien traités, que de chercher à les remplacer par des nouveaux qui en peu d'années reviendront au même point où les nôtres sont aujourd'hui.

Cette amélioration peut se faire comme nous l'avons déjà dit, par l'accouplement des mâles étrangers et de belles races avec nos meilleures brebis, et nous aurons plus de satisfaction à voir grossir et améliorer les moutons de nos propres troupeaux que de voir dégénérer les races nouvelles venues, avec lesquelles nous aurions voulu remplacer les nôtres.

Dès la première année, nous nous apercevons du mieux d'un bon croisement, et nous ne doutons pas qu'avec un peu de persévérance nous ne ressentions un grand avantage des reproducteurs améliorés qui nous viennent de l'étranger ou d'éleveurs canadiens qui se livrent à l'élevage des moutons avec la plus grande habileté et qui se sont acquis une grande réputation dans l'exploitation des races de bêtes à laine. Nous pourrions, par exemple, nous adresser à M. Eugène Casgrain, arpenteur, de l'Islet, qui a actuellement en vente, sur sa ferme, des moutons de choix et pouvant les mieux convenir aux acheteurs qui voudraient améliorer leurs troupeaux de bêtes à laine.

Nos vieilles races ont besoin de sang nouveau et de plus de soins, et alors ils vaudront en général quelque chose de mieux que les troupeaux communs des autres pays, si nous en jugeons par leurs statistiques.

Notre pays est bon pour l'élevage des moutons, et nous devrions porter à cette exploitation les plus grands soins tant pour le choix à faire que pour la nourriture à leur donner. — (A suivre.)

De la nature des terres.

En agriculture on divise généralement les terres en quatre espèces bien distinctes qu'on désigne sous le nom de *silice* (sable), *alumine* (glaise ou argile), *calcaire* (celle qui contient de la craie, de la chaux ou du plâtre), *l'humus* (terre franche, terreau, terre végétale ou terre noire). La connaissance du fonds de terre que le cultivateur exploite est plus importante qu'on ne le croit, c'est pourquoi nous croyons nécessaire de donner de temps à autre quelques renseignements à ce sujet.

La silice. — Ce mot est dérivé du latin *silex* (caillou), parce que cette espèce de terre est formée de débris de cailloux ; c'est-à-dire de graviers et de sables de